

Stéphane Frioux, *Les batailles de l'hygiène. Villes et environnement de Pasteur aux Trente Glorieuses* (Paris : Presses universitaires de France, 2013), 387 p.

Michèle Dagenais

Volume 43, Number 1, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030810ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030810ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dagenais, M. (2014). Review of [Stéphane Frioux, *Les batailles de l'hygiène. Villes et environnement de Pasteur aux Trente Glorieuses* (Paris : Presses universitaires de France, 2013), 387 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 43(1), 45–46. <https://doi.org/10.7202/1030810ar>

Seine. Effectivement, la mythification du quartier a laissé peu de place à la nuance.

La conclusion de l'ouvrage se consacre aux fonctions commerciales du mythe de l'âge d'or. L'auteur fait état des stratagèmes employés par certains ambitieux, comme Juliette Gréco et Anne-Marie Cazalis, qui ont instrumentalisé le travail des journalistes pour mousser leur propre carrière. Ce sont les commerçants qui ont surtout bénéficié du mythe. Des endroits comme le Café de Flore ont largement profité de la publicité « gratuite » offerte par des journaux, des films et des romans. Aujourd'hui, la valeur de l'immobilier dans Saint-Germain le situe au deuxième rang des quartiers parisiens en la matière. Cette bulle immobilière est largement tributaire de la « légende ».

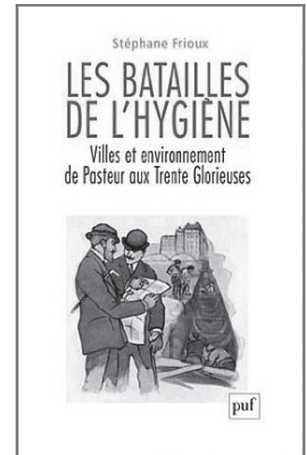
En somme, Dussault relativise l'âge d'or de Saint-Germain-des-Prés. Pour défendre l'ambitieuse prémisse de l'ouvrage – Saint-Germain est un quartier parmi tant d'autres – l'auteur étiquette souvent sans nuance une bonne partie des sources invoquées. Dussault se pose en historien réaliste face à une historiographie qualifiée de nostalgique. Par exemple, un mémoire de maîtrise au sujet quasi identique à celui de l'ouvrage est congédié en un paragraphe puisque son auteure serait une nostalgique, et sans que Dussault nous propose les apports de ce travail à son analyse. Ce même jugement moral – apposer l'étiquette de nostalgique – est utilisé pour qualifier les dires de témoins qui ont vécu l'âge d'or. Prenons l'exemple d'Anne-Marie Cazalis et d'Éric Ollivier. Cazalis est celle qui a incité plusieurs journalistes à visiter les caves de jazz à Saint-Germain. Pour elle, l'âge d'or du quartier « n'a duré que quelques mois – un an peut-être » (p. 188). Le romancier Éric Ollivier est d'avis contraire, lui qui a fréquenté le quartier après 1945 et qui a écrit un roman à ce propos. En 2009, il déclarait que la récréation a duré plusieurs années à Saint-Germain au sortir de la Seconde Guerre.

Ce type de témoignages contradictoires est fréquent dans l'ouvrage. Qui croire? Cazalis ou Ollivier? Pour Dussault, les gens comme Ollivier qui appuient l'idée d'un âge d'or sont la plupart du temps taxés de nostalgiques: « Tous ont la conviction que "c'était mieux avant" » (p. 204). Ceux qui comme Cazalis nuancent la légende ne reçoivent pas cette étiquette. L'auteur nous dit plutôt que Cazalis « écrit franchement » (p. 200) quand celle-ci nous relate sa jeunesse, alors qu'elle voulait mousser sa carrière et celle de Gréco en fabriquant la renommée de Saint-Germain. Nous aurions aimé davantage de nuances dans la présentation de l'historiographie et des sources consultées. Celles-ci nous semblent parfois empreintes de nostalgie, mais non dépourvues de rigueur dans la description d'une autre vision de la réalité que celle détenue par l'auteur. La posture classique de l'historien voulant injecter au mythe une dose de réalité montre ici ses limites.

Raphaël Gani
Université d'Ottawa

Stéphane Frioux, *Les batailles de l'hygiène. Villes et environnement de Pasteur aux Trente Glorieuses* (Paris: Presses universitaires de France, 2013), 387 p.

Dans cet ouvrage solidement documenté, Stéphane Frioux s'emploie à reconstituer les longues batailles menées par les instances locales afin d'assainir les villes françaises, depuis la révolution pasteurienne qui « transforme le regard sur l'environnement quotidien des citadins » (p. 26) jusqu'à la fin des années 1950 marquées par une forte reprise de l'urbanisation et surtout, par l'avènement de la V^e République « technocratique, planificatrice » (p. 321) et centralisatrice. Les mérites de cette monographie sont nom-



breux. L'auteur y examine comment ont été mis en pratique les préceptes hygiénistes/sanitaires au-delà de la période initiale de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la plus étudiée à ce jour, et sur le terrain peu visité des petites et moyennes villes. L'auteur a aussi le mérite d'aborder la question de l'hygiène urbaine dans plusieurs de ses ramifications puisqu'il considère à la fois la question de la propreté, de la gestion des eaux (potable et usées) et des déchets. Frioux est bien au fait de l'historiographie et prend soin de situer son enquête en relation avec la littérature dans le domaine. Cependant, si son ouvrage à la suite d'autres études montre éloquemment combien « les enjeux sanitaires et techniques étaient dans le même temps sociaux et politiques » (p. 316), il aborde moins explicitement la dimension environnementale des batailles de l'hygiène urbaine malgré ce que suggère son titre.

Les batailles sous enquête se déroulent principalement à l'échelle des administrations municipales, plus précisément à Lyon et sa région (Rhône-Alpes) et dans quelques autres villes (dont Avignon, Clermont-Ferrand, Nancy, Toulon), mises en relations avec les échelles régionale, nationale et transnationale. L'auteur suit au plus près toute une panoplie d'acteurs qui interviennent à un niveau ou un autre dans le débat: maires et élites municipales, experts et spécialistes tels médecins, architectes, ingénieurs et fonctionnaires, et dans une moindre mesure propriétaires fonciers, contribuables et associations de riverains. Comme c'est le processus décisionnel qui intéresse avant tout l'auteur, l'ouvrage traite surtout des dynamiques qui l'entourent. La structure de l'ouvrage en témoigne; elle évolue depuis la présentation des « dispositifs mis au point par la technologie sanitaire » (p. 15) jusqu'aux méandres de la diffusion et de l'adoption des innovations en la matière, en passant par les acteurs en présence, y compris les associations dont l'Association générale des ingénieurs, architectes et hygiénistes municipaux et les canaux de cette diffusion: congrès nationaux

et internationaux, correspondances, revues spécialisées, traités, mémoires, etc.

Si le choix de décomposer les batailles de l'hygiène en n'adoptant pas une logique chronologique mais en suivant plutôt les débats et les tensions permet de saisir toute la complexité des processus à l'œuvre, il en résulte cependant des chapitres plutôt touffus dont la cohérence est parfois difficile à suivre. Et pour cause puisque non seulement les cas étudiés sont nombreux, mais aussi parce que l'élaboration des savoirs et les processus de diffusion des technologies n'épousent pas tous la même temporalité. Il suffit pour s'en convaincre de consulter la très utile liste des « affaires étudiées » que l'auteur a pris soin d'inclure aux pages 369 à 371. À de rares exceptions près, on constate qu'historiquement, c'est d'abord la bataille de l'eau potable qui préoccupe, suivie par le problème de l'assainissement (évacuation des eaux usées). Ces deux questions dominent dans les débats et les échanges de la fin du XIX^e siècle aux années 1930. À partir des années 1910–1920 se greffe la question du traitement des ordures ménagères, qui prédomine nettement en fin de période. Des études de cas présentant plus en détail notamment des enjeux (la pollution de l'air), des acteurs (les travailleurs de l'ombre), des villes (Privas) ou des innovations (la verdunisation ou procédé de purification de l'eau) ponctuent de manière utile chacun des chapitres.

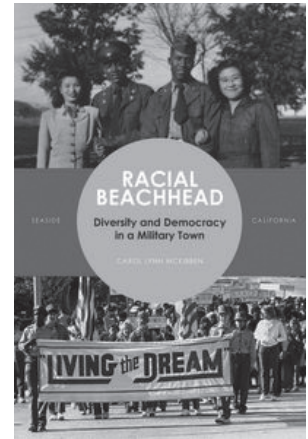
Stéphane Frioux confirme combien la période de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e a été cruciale dans la recherche de solutions pour régler les questions d'approvisionnement en eau potable et d'assainissement urbain. Aussi importante dans le cas français fut l'adoption de la Loi nationale sur les mesures sanitaires de 1902, amendée en 1935, qui rend obligatoire la gestion de la santé publique à l'échelle locale. Or, loin d'avoir attendu cette loi pour mettre en place des mesures d'assainissement de leurs villes, les autorités locales de nombreuses petites et moyennes municipalités ont joué un rôle précurseur sur ce plan. L'auteur en rend bien compte, soucieux d'éclairer le dynamisme des instances à cette échelle et de montrer que, contrairement aux idées reçues, l'innovation circulait autant et parfois plus de la périphérie vers le centre, et des petites localités vers les grandes dont Paris, que l'inverse.

Mentionnons enfin que les lecteurs apprécieront la bibliographie qui présente de manière exhaustive les fonds d'archives consultés et les riches annexes (cartes, illustrations, chronologie) et index (des noms de lieux et de personnes) qui permettent de dégager une vue synthétique de cet ouvrage fouillé.

Michèle Dagenais
Département d'histoire
Université de Montréal

Carol Lynn McKibben. *Racial Beachhead: Diversity and Democracy in a Military Town*. Stanford CA: Stanford University Press, 2011. Pp. 352. Illustrations, maps, tables. ISBN: 9780804776998 (paperback).

Carol Lynn McKibben, a Berkeley graduate who works at Stanford, specializes in public history. In *Racial Beachhead*, she studied racial integration in the town of Seaside—a few miles off Monterey in northern California, nestled by beautiful Monterey Bay, as the author says. Why integration in Seaside? Because it has been, since the 1930s, sitting next door to Fort Ord, an important army base. With the policy of racial integration in the military since the 1940s, with about a third of



its population being African-American since the war, and with nearly the entire black population of Monterey county within its borders, Seaside's story should be unusual—that is: unusually useful for the study of interracial relations in the United States, and of urban California. Thus the reader, upon opening the book, expects an enlightening community study, an engaging piece of social history, “asking a big question in a small place,” drawing up an exciting narrative of integration fought over, and achieved at a faster pace and with more harmony than anywhere else in the United States. In her words, Seaside shows how “sometimes . . . those [integration] policies worked,” mostly because of the experience of integration that troopers and army officers brought to their host community, but also because integration was formal military policy since the summer of 1948.

The author also positions her book amidst an emerging corpus of studies of minority-majority communities, places where so-called minorities, added together, make up the absolute majority. In Seaside if happened during the 1970s (pp. 85, 118).¹ The book can also be counted as part of a small but much-welcome corpus of case studies of military towns: McKibben credits other case studies of Colorado Springs, Columbia and Fayetteville SC, and New London CT, as showing that integration of the military influenced interracial relations in the towns next door to bases (pp. 80–81).² Still, context mattered: Southern military towns remained segregated through the 1960s (p. 114), while the experience of integration in the military increased the potential for conflict between black soldiers and local whites. Meanwhile integration at Seaside followed the pace of formal desegregation statewide: “consistent with rather than in defiance of California Law.” (pp. 3–4)

What matters most to McKibben, and to readers of urban and ethnic history, is the way interracial coalition-building functioned, if only in local politics, and if only as a “necessity,” given the high proportion of minority residents. That made local politics